



CULTIVER LA VILLE



L'AGRICULTURE URBAINE
POUR RENDRE
LA VILLE NOURRICIÈRE



ulmer

SOMMAIRE

Avant-propos	6
--------------------	---

RENDRE LA VILLE COMESTIBLE 9

La cité nourricière	14
Vers une ville permaculturelle	20
La ville comestible	36
Vers l'« autonomie alimentaire » ?	48

CULTIVER SON IMMEUBLE ET EN BAS DE CHEZ SOI 59

Cultiver avec ses voisins	62
Faire place à la nature	76
Cultiver en bas de chez soi	90
Cultiver les hauteurs	98

CULTIVER LES RUES 133

Cultiver les communs, au-delà des enclos	136
Un nouveau partage de la rue	140
Des tactiques jardinières	164
Le développement des dispositifs participatifs	168
La fonction émancipatrice de la végétalisation urbaine	174

CULTIVER SON QUARTIER 181

Tramages urbains.....	184
Investir les espaces collectifs.....	198
Des vergers en ville.....	210
Vers des quartiers nourriciers.....	226

VERS DES TERRITOIRES NOURRICIERS 245

La biorégion, une réconciliation ville-campagne.....	248
Requestionner l'étalement urbain.....	252
Ces territoires qui nous nourrissent.....	260
Cultiver la ville pour faire face aux crises.....	276

Conclusion.....	282
Bibliographie.....	284
Index.....	288

AVANT-PROPOS

Ce livre est difficile à classer, il n'est pas un guide de jardinage, ni un manifeste, ni un guide conceptuel ou un essai, mais un peu tout ça à la fois. Hybride, tout comme le sujet dont il s'empare, il ne vise pas à donner des leçons de jardinage urbain, ni à poser une doctrine ou un modèle préconçu, fourni clé en main.

Il s'appuie sur l'expérience de l'association Vergers Urbains qui, depuis plus de 10 ans, accompagne le développement de l'agriculture urbaine et se donne pour défi de rendre la ville comestible — une expérience collective forgée au fil des rencontres, inspirée par différents mouvements et voyages¹. Les projets et les activités portés par Vergers Urbains ne seraient pas ce qu'ils sont sans son histoire, sans le parcours des personnes qui l'ont créée, déjà investies dans des jardins partagés parisiens, dans la végétalisation de la ville, dans le mouvement des villes en Transition ou de la permaculture, ni sans l'équipe qui l'anime au quotidien.

C'est lors d'une réunion du réseau Permaculture Île-de-France que l'idée de créer Vergers Urbains a émergé, au sein du jardin partagé Ecobox (Paris XVIII^e), en réponse à la question : quels projets concrets lancer pour développer la permaculture à Paris ? L'idée de planter des arbres fruitiers a tout de suite été perçue comme un sujet qui fait sens, un prétexte pour aborder de nombreuses problématiques, questionner le rapport à l'alimentation, le lien social, les enjeux environnementaux, modifier le cadre de vie urbain, en impliquant les citoyens, changer le paysage... ou réparer la ville.

Des trottoirs, des pieds d'immeuble, des friches et des toits ont été mis à profit pour concrétiser l'idée. Diverses stratégies et expérimentations se sont mises en place pour impliquer les habitants et s'insérer dans les lieux les plus improbables... tester et forger l'expérience. Ces actions se sont déroulées de manière spontanée ou informelle, parfois avec le soutien de la ville de Paris², pour intervenir à toutes les échelles, sur divers fronts, lancer des axes de recherche, hybrider les inspirations, aborder les questions de la biodiversité, l'alimentation, le réchauffement climatique, les communs, la permaculture... à la fois dans les concepts et par la pratique.

De ces rencontres, d'autres projets ont émergé et sont entrés en résonance pour créer le mouvement, faire connaître les démarches et mettre en avant les initiatives, notamment le Festival des Utopies Concrètes, le premier Festival d'Agriculture Urbaine en 2012 et la co-organisation des Ateliers d'été d'agriculture urbaine avec Natureparif ; des structures se sont créées, tels que Toits Vivants, Fruits Défendus, le Jardin des Traverses, mais aussi des collectifs (Collectif Babylone) et, plus récemment, la SCOP Ville Comestible.

1. Dont plusieurs participations aux ateliers d'été d'agriculture urbaine à Montréal.

2. Via des dispositifs tels que Végétalisation Innovante, Parisculteurs et Le Budget Participatif.

Les 10 ans de Vergers Urbains célèbrent aussi les 10 ans de la sortie du livre *Reconquérir les rues* de Nicolas Soulier (dans la même collection, éd. Ulmer); un livre qui a inspiré les débuts de l'association et sa volonté d'investir les rues en les cultivant. Ces 10 ans sont l'occasion de faire le point, de prendre du recul pour percevoir l'évolution des pratiques, le gain en maturité, de lancer de nouvelles pistes d'actions... ou tout simplement transmettre.

Ce livre vous donnera des pistes si vous avez la volonté de développer des projets d'agriculture urbaine ou de cultiver la ville, sans exactement savoir pourquoi, ni où ni comment, avec qui ou pour qui. Tout le monde peut se sentir concerné par tout ou partie des chapitres présents dans ce livre, que vous soyez un particulier, une collectivité, un professionnel de l'agriculture urbaine ou un bureau d'études.

Le livre a un cheminement qui part de soi et de chez soi, pour dériver vers sa rue, son quartier, ou aller à la rencontre de territoires plus lointains, mi-ruraux, mi-urbains. Le cheminement choisi sera fonction des modes d'engagement et du degré d'implication. Tous les projets abordés sont collectifs et s'inscrivent dans un contexte urbain. Les illustrations proviennent de réalisations de Vergers Urbains, de ses partenaires ou d'exemples pris au fil de voyages.

Le chapitre 1 pose le contexte, évoque les outils conceptuels, les diverses inspirations et expériences qui peuvent guider les actions. Avec le chapitre 2, on continue à se poser des questions théoriques tout en passant à l'action, en commençant par son balcon, son toit ou en descendant en bas de chez soi. Avec le chapitre 3, après avoir mobilisé les voisins et investi son immeuble, l'expérience acquise peut donner envie de se confronter à l'espace public et d'investir la rue par divers dispositifs, provisoires ou permanents. Pour progressivement changer d'échelle, au chapitre 4 et aborder la vie de quartier, questionner la place que la nature pourrait y prendre, s'impliquer dans des espaces de jardinage de formes diverses ou aborder la question de la sécurité alimentaire. Le chapitre 5 élargit davantage l'horizon et questionne les territoires, le rapport ville-campagne et l'agriculture de proximité (celle qui nous nourrit).

Bonne lecture!



VERGER

RENDRE LA VILLE COMESTIBLE



LA CITÉ NOURRICIÈRE

L'AGRICULTURE URBAINE PEUT-ELLE SAUVER LA VILLE ?

La production agricole a depuis toujours pris place en ville. Seules les « grandes » cultures, telles que les céréales, se sont vite éloignées des villes, plus faciles à cultiver sur de vastes espaces. La facilité de stockage (dans des greniers à blé, puis des silos à grains) et le transport (par bateau, train puis transports routiers) ont rapidement orienté l'implantation des activités agricoles.

L'agriculture est restée fortement présente dans les villes en développement, où sa principale vocation est nourricière. La majeure partie des produits frais sont cultivés en ville, faute de moyens de transport adéquat. En Occident, l'agriculture urbaine est multiple et concerne aussi bien des guérillers jardiniers que des techniciens aéroponiques, des jardiniers familiaux, des maraîchers en insertion, des champignonnistes, des bergers, des houblonniers, des éco-animateurs, des arboriculteurs urbains ou des activateurs de friches...

La FAO (de l'anglais *Food and Agriculture Organization* - Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture) a établi en octobre 2015 que la première forme d'agriculture dans le monde, l'agriculture familiale, est la « gardienne d'environ 75 % des ressources agricoles mondiales ». Elle représente environ 500 millions d'exploitations, soit 9 exploitations sur 10, et produit plus de 80 % des denrées alimentaires mondiales. L'agriculture familiale est donc la clé de la sécurité alimentaire. L'agriculture urbaine concerne 1 citadin sur 4, soit 700 millions de personnes.

L'agriculture urbaine⁷ montre cette notion d'interface entre divers enjeux et permet de mieux appréhender la complexité. À travers les différentes formes qu'elle peut prendre, elle a la faculté de permettre aux urbains de reconstruire le territoire, réparer la ville et gagner un rapport direct avec le sol, la terre et le temps long. Elle aide à retrouver les liens nécessaires à la nature, au-delà de l'effet de mode. Elle est gage également d'une amélioration du paysage et touche à diverses questions techniques, sociales et environnementales.

7. Forme d'agriculture localisée en ville ou en périphérie, dont les produits agricoles (comestibles ou non, transformés ou non) et les services qu'elle fournit sont principalement destinés aux villes. L'agriculture urbaine utilise des ressources naturelles, humaines (emplois) ou financières qui peuvent entrer en concurrence avec certains usages urbains.



➤ Terres de René Kersanté, Saint-Denis (93) en 2014. Devenues la Ferme Ouverte, gérées par les Fermes de Gally, elles combinent production et pédagogie.

L'agriculture urbaine s'est développée jusqu'ici de manière éparse, en fonction des opportunités foncières, de manière pas toujours cohérente, sans stratégie, déconnectée de la ville et de son architecture. Elle peut avoir vocation à aller au-delà des espaces au sein desquels les collectivités ont voulu cantonner la nature et les espaces cultivés, tels que les parcs, fermes, champs et jardins... Le champ des possibles s'ouvre et chaque lieu peut devenir fertile : balcons, trottoirs, toits et façades, cours d'immeubles, cours d'écoles, parkings souterrains ou tout espace délaissé ou considéré comme sans vocation.

« SMART » OU PAS ?

Un excès de confiance totale dans la technologie nous a conduits à résoudre la plupart des problèmes de gestion du territoire par des infrastructures. Des artefacts nous ont peu à peu libérés des contraintes naturelles tout en nous déconnectant du vivant, avec des solutions faites de notes de calculs ou de débits. Amener la nature ou cultiver en ville, c'est aussi accepter certains aléas liés à son imprévisibilité et développer un autre rapport au temps.



➤ One Farm, culture hydroponique intérieure, sur racks, à New York.



➤ Growing Underground, Londres.



➤ La Caverne, culture d'endives dans un parking souterrain désaffecté.

Les cultures dans des containers, sous LED de couleur, ont suscité un vaste engouement médiatique et financier, promettant des techniques vertueuses au service d'une agriculture saine (sans pesticides) et hyper-locale, et sont devenues le porte-étendard d'une agriculture urbaine et moderne. Une agriculture porteuse de l'image d'une métropole innovante et « *smart* », capable d'entrer dans un jeu compétitif court-termiste. Ces modèles accaparent parfois les attentions et les moyens au détriment d'initiatives plus modestes, spontanées, moins coûteuses en énergie et économiquement viables.

De même, cultiver les toits est souvent devenu un but en soi, sans en remettre en question le sens. Alors que des espaces en pleine terre tout proches, plus vastes, faciles d'accès et à moindre coût sont parfois délaissés, voire abandonnés.

Sans rejeter les projets d'agriculture urbaine connectée et « *high-tech* », nous nous concentrerons dans cet ouvrage sur des modèles dits « *low-tech* », s'inscrivant dans une logique frugale, libre de droit et facilement accaparable par toutes et tous. En somme, il est question d'une agriculture sobre qui a la capacité de transformer l'espace urbain, voire la société, positivement.

REQUESTIONNER LA VILLE

Selon Luis Betancourt, l'attitude du jardinier est la démarche urbanistique la plus pertinente. Avec l'agriculture urbaine, il s'agit de requestionner « la Ville », cet espace qui semble concentrer tous les écueils liés à l'activité humaine. Conséquence de plus d'un siècle d'urbanisation, les villes sont à la fois fautives et victimes de ces maux que sont la pollution (de l'air, de l'eau, des sols...), la perte de la biodiversité ou l'artificialisation des sols.

Les aires urbaines sont omniprésentes. D'après l'Insee, elles englobent 77 % de la population française. Ces aires sont parfois difficiles à appréhender et les statistiques amènent à classer des espaces ruraux dans l'urbain, sans pour autant en avoir les caractéristiques. À l'inverse, des aires classées rurales ont complètement intégré les mœurs urbaines et les codes de la ville.

Plus de la moitié de la population mondiale vit maintenant dans les villes – ce sera près de 70 % de l'humanité d'ici 2050. Bien que les villes n'occupent que 3 % de la surface de la Terre, elles consomment 78 % de l'énergie et émettent 60 % du dioxyde de carbone⁸.

8. Selon l'Organisation des Nations unies.

La ville, c'est cet espace né de l'agriculture quand les humains ont pu faire autre chose que produire de la nourriture et vendre les excédents sur les marchés. De tout temps, c'est à son contact que l'agriculture a évolué et innové. En retour, nous pensons que c'est au contact de l'agriculture que la ville redeviendra hospitalière.

L'agriculture participera-t-elle à un renouvellement du territoire ? de la ville ? de l'urbanité ? au développement de nouveaux imaginaires ? Attention à ne pas surestimer ses pouvoirs. Car si l'agriculture urbaine et la végétalisation sont parfois dotées de toutes les vertus, elles ne sauraient être l'antidote parfait pour guérir tous les maux émanant de la ville.

VERS UNE MISE EN PROXIMITÉ

La sensibilisation à l'agroécologie commence par une mise en proximité, par l'agriculture urbaine ou par le lien renforcé avec les producteurs. Cela permet de comprendre le travail quotidien du producteur, d'approcher son métier, de découvrir le prix réel et la valeur de ses produits. Cette proximité retrouvée permet de se réappropriar la nourriture et de prendre ses distances avec les produits conventionnels de la grande distribution. En s'engageant auprès des producteurs locaux, les urbains apportent un nouveau regard, font évoluer les pratiques et suscitent des vocations. Ce retour à l'action sur l'échelle locale s'oppose naturellement aux circuits au long cours, mis à mal par les crises, qui mettent en tension des chaînes de distribution, avec des stocks qui ne permettent pas de tenir plus de 3 jours⁹. Ces choix procurent un début d'alternative à la consommation de masse et à un modèle économique discutable.

Au-delà de l'impact sur le système alimentaire, le développement des espaces de nature, cultivés ou non, représente un investissement générateur de bénéfices indirects. Il diminue la vulnérabilité des territoires et donc l'impact financier des catastrophes climatiques (inondations et pics de chaleur notamment).

Les services rendus par la nature deviennent de plus en plus essentiels pour faire face aux défis environnementaux : épuration de l'air, diminution des îlots de chaleur urbains¹⁰, gestion de l'eau, dépollution des sols, production alimentaire, pédagogie, bien-être mental, amélioration de la santé, cohésion sociale... autant de bénéfices qu'une ville pourra glaner, pour peu qu'elle sache intégrer différents éléments en s'inspirant des écosystèmes naturels complexes.

9. Cf. rapport *Résilience alimentaire et sécurité nationale* de Stéphane Linou.

10. Rien qu'en Île-de-France, les températures de Paris demeurent en moyenne 2 à 3 °C plus élevées que celles des zones rurales sur l'ensemble de l'année, avec un écart allant jusqu'à 10 °C ponctuellement (meteofrance.com/actualites-et-dossiers/actualites/climat/pic-de-chaleur-pourquoi-fait-il-plus-chaud-en-ville).

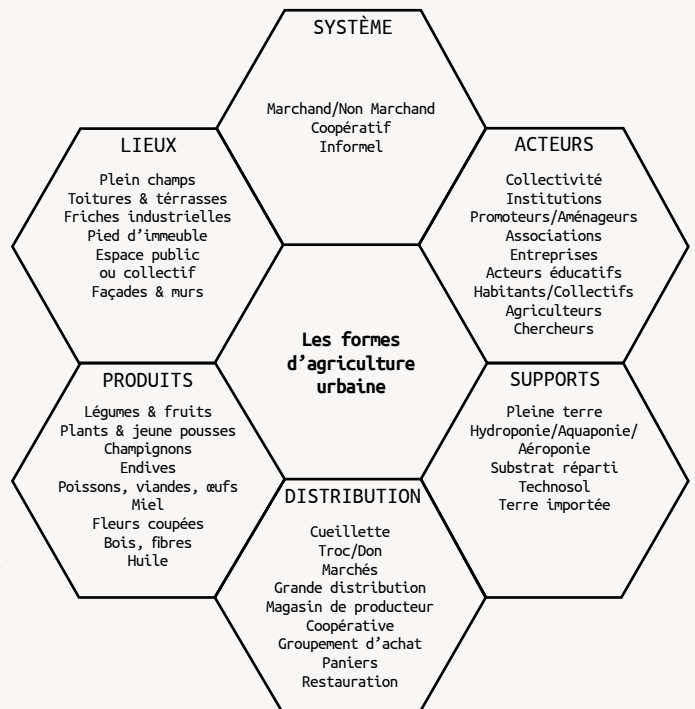


➤ Letchworth Garden City : première cité-jardin imaginée par Ebenezer Howard (Hertfordshire, Royaume-Uni).

MULTIFONCTIONNALITÉ DE L'AGRICULTURE URBAINE

L'agriculture urbaine n'est pas seulement multifonctionnelle, elle est contextuelle, elle s'adapte aux terrains, aux situations et reflète l'ambition des acteurs qui la porte. Elle questionne autant les échelles que les systèmes dans lequel elle s'insère.

Schéma inspiré par Anne-Cécile Daniel (ingénieur en horticulture et paysage, coordinatrice de l'Association française de l'agriculture urbaine professionnelle).





CULTIVER SON IMMEUBLE ET EN BAS DE CHEZ SOI



CULTIVER AVEC SES VOISINS

RÉINVESTIR LES ESPACES COMMUNS

LES NOUVELLES ENCLOSURES

La ville a vu se multiplier des espaces plus ou moins vastes, totalement repliés sur eux-mêmes. Ce phénomène a pris des proportions inquiétantes aux États-Unis et en Amérique du Sud avec les *gated communities*, où des quartiers entiers se sont fermés et ont fait sécession ; devenus entièrement clos, privatisés, contrôlés par leur propre service de sécurité, pour répondre à un sentiment de peur diffus.

On peut associer ce phénomène aux enclosures, qui font référence aux mutations profondes des campagnes anglaises subies à la fin du XVI^e et du XVII^e siècles. L'agriculture de l'époque était alors dominée par un élevage extensif fondé sur la liberté de pâturage. La coopération était au fondement de la plupart des relations agricoles et le droit d'usage réglementait l'essentiel des pratiques. Le mouvement des enclosures est la traduction spatiale de l'avènement de la propriété privée. Immédiatement, le réflexe est de couvrir la campagne anglaise de clôtures et de haies pour affirmer la primauté du droit de propriété sur celui de l'usage. Ce mouvement a contribué à faire émerger le capitalisme, a complètement déstabilisé les campagnes et plongé de nombreux paysans dans la crise.

À travers leur variante urbaine, ces enclosures déséquilibrent nos villes, en exacerbant les inégalités sociales, en favorisant le repli sur soi, avec une mise à distance faite de parterres, d'espaces tampons, de ronds-points, de pelouses interdites, de bétons verts (thuyas, troènes, etc.).

La ville est devenue une mosaïque d'espaces fragmentés. On a parfois affaire une sorte de « disneylandisation », où le paysage urbain est inspiré des parcs à thème, fourni clé en main, géré par un opérateur unique, omnipotent. C'est le cas de Celebration Town (en Floride) et de Marne-la-Vallée, où des pans entiers du territoire sont absorbés par une logique marchande. La théorie du Nouvel urbanisme (*New urbanism*) vient alimenter cette logique nostalgique, qui touche aussi bien les rues que les îlots résidentiels. À force de trop vouloir mimer des villes historiques idéalisées ou un monde rural disparu (en adoptant un vocabulaire agricole ou naturel, inspiré par ce qui a été effacé), elles contribuent à créer une « non-ville », vide de sens.



➤ Quartier de Rieselfeld (développé depuis 1995) à Fribourg-en-Brisgau, en Allemagne, déjà évoqué dans *Reconquérir les rues* : quartier social, dans un contexte similaire au nôtre, mais conçu selon d'autres processus (adaptable, petites échelles, équipements de proximité, matériaux écologiques, environnement naturel recréé, grande place aux modes doux, à la marche).

RETROUVER DES ALTERNATIVES À LA RÉSIDENTIALISATION : VERS DES BOCAGES URBAINS

C'est souvent le fatalisme et le soupçon des « mésusages » qui mènent vers une solution de résidentialisation³⁴ clé en main, bien rodée, où les opérateurs peinent à amener le débat vers d'autres questions que la sécurité. Cette solution court-termiste a le mérite pour les aménageurs d'être rapide et facile à mettre en place, rassurant des résidents souvent désabusés et inquiets. Aucune alternative n'est généralement présentée lors des concertations, qui se concentrent sur le choix des dispositifs techniques : pose de grilles, digicodes, caméras, végétations épineuses, parcellisation et découpage... Or, aucune grille ne sera jamais capable de calmer les peurs. Au sein de ces espaces fermés, l'interdit invite parfois à la transgression. Les grillages, quelle que soit leur hauteur, sont souvent enfoncés ou découpés

34. Mode de rénovation des quartiers de grands ensembles qui vise à créer des délimitations entre espaces publics et espaces collectifs résidentiels.



pour permettre de les enjamber ou de passer à travers. Le désir de transgresser cet interdit est généralement plus fort.

Aujourd'hui, le jardin a vocation à sortir des enclos au sein desquels on a voulu le confiner. Il franchit les grilles, les murs, il déborde pour investir la rue, les quartiers, puis l'ensemble de la ville. Il gomme les frontières entre espace public et espace privé, entre ornement et potager, jusqu'à devenir « planétaire », selon les mots de Gilles Clément.

Le gardiennage est ici une affaire d'attention, de veille et de soin. Similaire à l'« éthique du *care* », concept popularisé par Carol Gilligan, il englobe la relation éthique particulière dont le personnage du gardien est l'acteur principal. Garder le jardin n'est donc pas le surveiller passivement ou l'exposer de manière à tester sa résistance, mais filtrer les éléments entrant dans sa dynamique afin de maintenir sa vitalité et sa beauté, ou encore sa « santé »³⁵.

Avant l'installation de clôtures, il faut se poser la question de leur fonction, qui est de délimiter, et non de l'objet en soi. Cette fonction peut être assurée de diverses manières. Si, inspiré par la permaculture, on considère les clôtures comme des bordures ou des interfaces et non des séparations, on peut imaginer diverses solutions qui auront pour effet de diminuer leur côté anxigène. Imaginons des bocages urbains où les limites sont des supports pour les végétaux ou des abris pour la biodiversité. Haies fruitières ou champêtres, fruitiers palissés, ganivelles, clôtures vivantes en osier, haies de Benjes (faites de branchages) ou bacs surélevés sont autant de solutions qui permettent de délimiter et de réduire les risques d'intrusions dans un jardin.

35. Zask J., *La démocratie aux champs*, La Découverte, 2016.



📍 Résidence des Frères-Voisin (Paris XV^e) : dalle de 4 000 m², initialement conçue comme un parc ouvert aux habitants, mais progressivement fermé et rendu inaccessible. L'espace a été proposé par le bailleur à l'appel à projet Parisculteurs pour en confier la gestion à une structure d'agriculture urbaine (Action Transition, accompagné par Vergers Urbains et Ecoterai). Une ferme urbaine y verra le jour courant 2023.



📍 Jardin partagé en cœur d'îlot, entouré d'une ganivelle, Villeneuve-la-Garenne (95).

TYPOLOGIE DE CLÔTURES

1. Les haies fruitières

Au-delà de créer une limite ou protéger de la vue, les haies fruitières remplissent de multiples fonctions. Elles permettent d'accueillir la biodiversité, tout en produisant des fruits comestibles. Certains arbustes cumulent un feuillage persistant et une production de fruits appréciés, pas seulement par les oiseaux : arbusier, éléagnus (goumi du Japon, olivier de Bohême), néflier du Japon, feijoa (goyavier du Brésil), kumquat³⁶... Les haies fruitières mettront quelques années avant de créer une vraie protection. Elles peuvent être associées à la pose de piquets (imputrescibles, en châtaignier par ex.), de câbles tendus ou de grillages, qui, au-delà de limiter les intrusions, pourront servir à palisser des arbres fruitiers ou des arbustes à petits fruits (mûres, framboises...).

2. Les ganivelles

Les ganivelles sont un moyen simple et peu coûteux pour délimiter un espace de manière temporaire (le temps que la haie fruitière joue son rôle par ex.) ou permanente.

3. Des clôtures vivantes en osier

Elles s'appuient sur la capacité des brins d'osier à se bouturer très facilement au contact avec la terre. Elles possèdent une qualité esthétique appréciée, mais suppose un peu d'entretien (taille annuelle et arrosage).

4. Les filets inox

Tel un filet à rames, ce type de clôture préserve la transparence tout en servant de support à des plantes grimpantes annuelles.

5. Les haies de Benjes (ou « haies sèches »)

Plus rustiques, ces délimitations permettent de valoriser des branches mortes ou des résidus de taille, en les plaçant entre deux alignements de piquets, à une hauteur que vous pouvez fixer vous-même. Elles sont fortement appréciées par les insectes, mais nécessitent d'être rénovées au fur et à mesure que le bois se dégrade.

6. Des bacs surélevés

Ils peuvent être éventuellement associés à des treilles.

Concernant les problèmes d'intrusion ou de vol, on peut évoquer l'histoire de la pomme de terre. Alors qu'elle est arrivée en Europe dès le XVI^e siècle, elle a eu peu de succès, considérée comme sans intérêt jusqu'à ce qu'Antoine Parmentier soit missionné par le roi Louis XIII pour promouvoir la consommation de ce légume, considéré comme une solution contre les famines. Il eut l'idée de faire garder son champ expérimental de pommes de terre par des soldats armés. C'est alors que les pommes de terre ont suscité des convoitises et fait parler d'elles. Une partie de la récolte a été dérobée malgré la présence des soldats. Le tubercule est alors devenu très prisé.

36. Cf. issuu.com/caue85/docs/lemondedesfruitssauvages_web



Ganivelle autour d'un jardin partagé (quartier Spiel/Feld Marzahn, Berlin).



Clôtures en osier vivant, Comm'un Jardin (Paris XVIII^e).



Haies de Benjes, Saint-Lunaire.



Délimitations sous forme de mobilier, jardin pédagogique (quartier Spiel/Feld Marzahn, Berlin).



Clôture en métal de récupération réalisée en chantier participatif par l'artiste Sarah Renaud pour le jardin Louis-Blanc (Paris X^e).



➤ Holzmarkt, Berlin.

REDONNER DE LA LIBERTÉ

Divers règlements ont aussi normalisé, aseptisé les lotissements et les espaces communs, pas forcément dans le but de préserver un caractère historique ou une identité architecturale particulière, mais de supprimer tout ce qui pourrait passer pour un signe extérieur de pauvreté ou de la négligence (linge suspendu aux rebords de fenêtres, potager, espaces sauvages), ou de dépasser la limite de sa propriété, en l'occupant par divers objets. C'est aussi culturel, avec une sacralisation de la propriété par le Code civil, qui pousse à se protéger derrière des clôtures bien opaques et des haies défensives.

Beaucoup de règlements ont imposé à une majorité de lotissements l'élimination de toute possibilité de créer un potager devant ou en bas de chez soi. Ces règlements sont garants d'une distanciation et ne laissent aucune place à la négociation entre des voisins qui n'ont alors plus rien à faire dehors, condamnés à rester chez eux, dans leur cercle privatif et à bien tondre un jardin dont ils deviennent esclaves.

AUTOGÉRER LES ESPACES COMMUNS

Ces aménagements ont généré une perte du sens de la communauté, de la vie de quartier, de l'attention à chacun, qui auparavant régulaient l'espace public ou les espaces collectifs. Les relations sociales deviennent « choisies », tribalisées ou clubbisées.

Pour restaurer ce sens, il y a besoin de lieux attirant l'inattendu et favorisant la sérendipité³⁷, capables de développer des moments de convivialité ajustés à diverses échelles d'appartenance et d'identification : son immeuble (fête des voisins par ex.), sa rue ou son quartier, grâce à des lieux d'activités concrètes. Il s'agit de créer des réseaux de confiance, en favorisant les contacts quotidiens entre individus voisins... même superficiels. Il ne faut parfois pas grand-chose pour que ce contact dépasse le simple croisement de regard : créer l'impromptu, la curiosité. Le jardinage en pied d'immeuble ou dans la rue, ou l'installation de composteurs de quartier, est justement ce qui peut contribuer à aller au-delà, à augmenter le temps de présence dans ces espaces partagés et donc à créer du contact, attirer l'attention des non-jardiniers et susciter des discussions qui peuvent dépasser l'objectif initial.

La notion d'appropriation que nous défendons est parfois ambivalente, perçue négativement, avec des jeunes qui squattent, des enfants qui jouent au ballon et font du bruit ou des sans-domicile qui s'installent. En témoigne le terme « mésusage », mot en vigueur pour désigner tous ces usages et réappropriations déviantes, qui ne correspondent pas à ce qui avait été initialement imaginé. Ces craintes seront parfois justifiées, d'autres fois beaucoup moins. Ce qu'il faut, c'est un peu de courage, en défendant un droit à l'expérimentation, pour tester et faire évoluer le projet, l'ajuster pour faire cohabiter les usages, ajouter des dispositifs de sécurité uniquement lorsque cela ne peut pas être géré autrement, notamment par le dialogue. Prévoir le fait que l'espace soit bousculé, prévoir dès le départ

➔ Vocation pédagogique des jardins en pied d'immeuble.



37. C'est-à-dire ce don, grâce à une observation surprenante, de faire des trouvailles et la faculté de découvrir, d'inventer ou de créer ce qui n'était pas recherché.

les détournements d'usage et les risques pour les intégrer, voire apprendre à vivre avec. Accepter, par exemple, le fait qu'une plante puisse disparaître, qu'un arbre soit dégradé ou qu'une jardinière puisse servir d'assise.

L'enjeu des espaces communs, extérieurs ou intérieurs, devient crucial. Cultiver ces espaces collectifs permet de les repenser, de revoir la manière de les gérer et de faire jaillir des réseaux de voisinage et de solidarité. Le cadre physique de rencontre, d'accueil, tout comme la notion d'échelle, est fondamental. La crise sanitaire du Covid-19 a révélé l'enjeu de ces espaces, devenus des lieux uniques de liberté, de décompression, de respiration qui permettaient de rendre supportables les confinements et couvre-feu, pour aller vers une logique à rebours de l'évolution sécuritaire de ces dernières décennies. Pièces collectives, halls généreux, jardins participatifs, espaces de réunion ou terrasses partagées prennent une nouvelle valeur. Les citoyens ont changé leurs habitudes, la cour est devenue un lieu de rencontre et de jeu³⁸.

L'autogestion et l'emploi des espaces collectifs sont sortis des mœurs pour laisser place à une gestion des usages non souhaités, dont la seule fonction de régulation a été laissée aux forces de l'ordre. Les gardiens d'immeubles ou les concierges, devenus souvent simples contractuels, se retrouvent dépassés par l'ampleur de la tâche à accomplir et démotivés. La résidentialisation répond à cette fuite en avant vers le repli sur soi et l'abandon, la fermeture définitive.

Ces évolutions ne sont pas une fatalité, un changement de culture pourrait venir plus rapidement qu'on ne le pense et pousserait à ne pas tout attendre du haut et à reprendre l'initiative.

Les promoteurs, les propriétaires individuels, les bailleurs sociaux ou des acteurs institutionnels ont commencé à s'intéresser à cette question de la cogestion des espaces communs par la création d'espaces de jardinage partagés ou de vergers.

Avec le projet « Les jardins de Stains », porté par Seine-Saint-Denis Habitat, avec Plaine Commune et la ville de Stains, il s'agit par exemple, en amont de la construction, d'accompagner les futurs locataires (logements sociaux) dans la conception et la cogestion de leurs futures parties communes, notamment du futur jardin, avec pour motivation première la réduction des charges.

38. presse.realestate.bnpparibas.fr/etude-ifop-confinement-logement-conso-travail



➤ Projet High Garden (Bagneux, 2022): l'enjeu des espaces laissés libres, où tout n'est pas figé à l'avance.
Paysagiste: Toits Vivants.



➤ Chantier éducatif pour la création d'un paysage comestible en pied d'immeuble (Gentilly, 2019).



CULTIVER LES RUES



CULTIVER LES COMMUNS, AU-DELÀ DES ENCLOS

UNE AGRICULTURE CONTEXTUELLE

À travers l'acte du jardinage, il s'agit de faire face à une variété de situations : l'être humain souhaite être seul ou avec les autres, profiter des commodités de la ville tout comme de la proximité de la nature, être à la fois en ville et à la campagne. Il s'agit de répondre à diverses volontés, sans niveler vers un milieu sans saveurs ou trop fade, qui, finalement, ne conviendrait au goût d'aucuns. Les situationnistes⁶⁶ défendent un urbanisme unitaire, créateur d'espace social, permettant l'aventure : un espace ouvert, sans règlements — lesquels n'ont, de toute façon, pas les moyens d'être appliqués ou deviennent trop vite obsolètes car peu évolutifs.

SORTIR LA NATURE DE SES ENCLOS

Jardiner nos rues est une manière de faire sortir la nature de ces enclos que sont les jardins partagés, squares, parcs... et passer à l'acte pour investir la rue, les places ou plus largement la ville, par une action qui relie directement les individus entre eux et à leur environnement et qui permet de combiner la pratique avec la théorie, par des moments de partage de savoir-faire où les différences culturelles ou de langage sont reconfigurées en atout. Car au-delà de la barrière de la langue et des différences sociales, une connexion physique s'établit et donne lieu à une expérience collective qui permet un changement de regard sur son quartier et opérer un changement de comportement.

Cultiver la ville est une manière de « mettre en commun »⁶⁷. Ce concept ne peut pas être mis en pratique sans un processus actif de réappropriation par les habitants. Cet acte est au cœur d'un mouvement contradictoire, entre d'une part ce que beaucoup considèrent comme un retour ou une renaissance des communs et d'autre part un retour des enclosures et l'accélération du phénomène de privatisation des espaces collectifs ou publics. L'agriculture urbaine, dans la lignée

66. Mouvement politique et philosophique prônant la « dérive ».

67. En référence à l'anglais « *commoning* ».



➤ Quand les frontières entre espaces publics et espaces privés s'estompent (quartier du plateau, Montréal).



➤ Des petits riens qui font beaucoup : micro-opérations de débitumage en pied de façade (rue de l'Aude, Paris XIV^e).

des jardins partagés, contribue fortement à une redécouverte des communs, en permettant de transformer radicalement le paysage, pour en faire des espaces accessibles à tous, producteurs de services collectifs, alimentaires entre autres. C'est aussi de nouvelles manières de gérer le territoire qui sont redécouvertes et font l'objet de multiples expériences d'implications citoyennes. Car face au manque de maîtrise de la collectivité, certains citoyens s'auto-organisent alors pour impulser, faire pression ou mettre en place des projets, avec ou sans la participation de la ville.

RECONQUÉRIR LES RUES, 10 ANS APRÈS

Cela fait 10 ans qu'a été écrit l'ouvrage *Reconquérir les rues*⁶⁸ par Nicolas Soulier, à charge contre la stérilisation des rues et l'emprise consacrée à l'automobile. Dénonçant des rues sans vie, cernées par de hautes clôtures, des murs aveugles, des fenêtres en forme de meurtrières... ou matraquées à coups de barreaux et dispositifs anti-stationnement. Régies par des règlements et des normes contribuant à dénuer les espaces communs de toute vie par diverses interdictions : sécher son linge à sa fenêtre, marcher sur la pelouse, laisser traîner des objets personnels partagés (jardinières devant chez soi)... L'idée des « frontages », autrement dit les pas-de-porte, est de laisser se développer une troisième catégorie d'espace, un « entre-deux » ni complètement privatif, ni complètement public, mais un peu des deux, une interface entre l'intime et le public, entre l'intérieur et le dehors. Un espace qui ne constitue pas un lieu de circulation ni de stationnement et qui peut aussi bien accueillir la vie du quartier que sa vie personnelle.

Ce sont des petits riens qui font beaucoup pour la vie de la rue, pour donner envie d'y flâner, développer le plaisir de la marche ou juste se poser. Ces espaces peuvent jouer un rôle essentiel, dans la qualité d'une rue et dans le plaisir d'y vivre.

Aujourd'hui, les habitudes perdurent lors des projets de requalification de l'espace public : goudron, clôtures, absence de retrait entre le trottoir et la façade. Et quand ils existent, les frontages actuels n'invitent pas toujours à s'y attarder, mais juste à passer, d'un pas rapide, sans regarder. Ces dispositifs se concrétisent par une grille opaque et sécuritaire, le panneau « attention chien méchant » et une haie peu champêtre.

La France est encore loin de la liberté d'usage observable dans certaines villes européennes, ou ailleurs. Les espaces publics restent surdéterminés, suraménagés, comme s'il fallait régenter le moindre m², en rajoutant un mobilier urbain générique choisi sur catalogue. Ce n'est pas un hasard si le mot « frontage » est

68. Soulier N., *Reconquérir les rues*, Ulmer, 2012.

emprunté aux Québécois puisque ces principes d'organisation n'ont pas de nom en France, si ce n'est des termes technocratiques, tel que « retrait d'alignement ». L'évolution culturelle et réglementaire tarde à se mettre en place. Faciles d'accès et à mettre en œuvre, à moindre coût, les frontages peuvent se limiter à la pose de quelques pots, d'une chaise ou d'un banc accroché au mur, le retrait d'un morceau de bitume, la pose d'un arceau pour attacher son vélo. Au Japon, cet espace situé entre le privé et le public, entre l'intérieur et l'extérieur, s'appelle *engawa*.

L'espace public est par nature un espace à partager avec d'autres, une sorte de commun qu'il faut gérer. C'est un lieu d'échange et de convergence, de confrontation des différences qui font la diversité de la ville et la rendent attractive. Un espace indispensable à l'émergence de la civilité, de l'urbanité, du vivre-ensemble et à la formation d'une conscience politique. Mais il a parfois perdu la capacité à fournir cet espace générateur de lien social, zone qui appartient à tout le monde et à personne à la fois. Face à un univers dominé par les réseaux sociaux virtuels, qui manipulent les cerveaux pour mieux les formater, il s'agit de défendre des réseaux sociaux réels, rematérialisés et ancrés sur le terrain.



➤ Emprise semi-publique, semi-privée à Todmorden, Royaume-Uni.



ET SI LA VILLE DEVENAIT COMESTIBLE ?

Ce livre incite à valoriser les espaces verts de la ville (rues, trottoirs, pieds d'immeuble, toits, friches, balcons...) en les rendant nourriciers, à travers une appropriation collective.

Sébastien Goelzer, urbaniste indépendant spécialisé en permaculture urbaine, accompagne depuis dix ans des projets d'agriculture en ville. Fort de son expérience et de celle de Vergers Urbains (association qu'il a cocrée), il nous offre un guide pratique et complet de l'agriculture urbaine pour permettre à toutes et tous de jardiner en ville et de la transformer en espace nourricier. Exemples inspirants, rencontres, retours d'expérience et nombreux conseils pratiques permettront à chacun (particulier, collectivité, professionnel de l'agriculture urbaine ou même bureau d'études) d'opter pour les méthodes les plus adaptées et efficaces.

Dans la lignée de *Reconquérir les rues* de Nicolas Soulier (grand prix du livre d'architecture), ce livre fait le point sur plus de dix ans d'avancées en termes d'agriculture urbaine.

ISBN : 978-2-37922-193-4



9 782379 221934

PRIX TTC FRANCE : 28 €